Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 13 (1963)

Heft: 2

Buchbesprechung: Emile-G. Leonard, historien de la Réformation

Autor: Bergier, Jean-François

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

F. Karg, *Über den Einfluß der Schweiz auf die Entwicklung der süddeutschen Landwirtschaft.* Diss. München 1954.
W. Kupper, *Die Zollpolitik der schweizerischen Landwirtschaft seit 1848.* Diss. Bern 1929.
M. Lüthi, *Die Schweiz im Urteil deutscher Flüchtlinge um 1848* (Berner Untersuchungen zur Allgemeinen Geschichte Heft 9, 1936).
W. Näf, *Abrechnung mit der deutschen Revolution von 1848/49. Aufzeichnungen Carl Vogts* (Berner Untersuchungen zur Allgemeinen Geschichte Heft 9, 1936).
J. N. Schwerz, *Beschreibung und Resultate der Fellenbergischen Landwirtschaft zu Hofwyl* (1816).
H. Sommer, *Deutsche Schweizerreisen in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts* (Berner Untersuchungen zur Allgemeinen Geschichte Heft 9, 1936).
E. Ziehen, *Die deutsche Schweizerbegeisterung in den Jahren 1750—1815* (1922).

EMILE-G. LEONARD, HISTORIEN DE LA RÉFORMATION

Par Jean-François Bergier

Emile-G. Léonard n'est plus. A mesure que s'écouleront les années, nous ressentirons plus profondément le poids de sa disparition. Car Léonard n'a pas été seulement l'un des historiens les plus doués, les plus originaux et les plus marquants de notre siècle: son œuvre heureusement nous reste, abondante et variée, à laquelle on se reportera longtemps encore[1]. Il a été plus, et mieux que cela: un découvreur infatigable d'horizons insoupçonnés avant lui, de problèmes nouveaux, ou foncièrement renouvelés; un

[1] Rappelons les travaux de Léonard sur le moyen âge napolitain, et d'abord sa thèse, *Histoire de Jeanne Ire de Naples*, 3 vol., Paris-Monaco 1932—1937; *Boccace et Naples*, Paris 1944; *Les Angevins de Naples*, Paris 1954; un essai sur *Mistral ami de la science et des savants* (1945); une *Histoire de la Normandie* dans la collection «Que sais-je?»; une étude d'histoire sociale et militaire, *L'Armée et ses problèmes au XVIIIe siècle*, Paris 1958. Et naturellement ses ouvrages d'histoire et de sociologie protestantes parmi lesquels *Problèmes et expériences du protestantisme français* (1940); *La question du mariage civil et les protestants français au XVIIIe siècle* (1942); l'*Histoire du protestantisme* dans la collection «Que sais-je?»; ce livre retentissant, *Le Protestant français*, Paris 1953 (2e éd. 1955); plusieurs essais sur le protestantisme au Brésil, dont l'expérience captivait Léonard; et combien d'autres mémoires et articles...

excitateur perpétuel, proposant des recherches, suscitant des réflexions qui souvent menaient loin; un maître toujours disponible; et pour beaucoup, un ami. En tout cela, qui le remplacera? Qui, par exemple, nous donnera dorénavant ces bulletins critiques sur l'histoire du protestantisme, étonnants d'érudition et admirables d'intelligence?

Léonard était porté par une foi vivante, et par une passion à laquelle il se laissait volontiers entraîner, mais dont il n'était jamais dupe. Passion pour son métier, à l'instar d'un Michelet, d'un Febvre, d'un Chabod — sans laquelle il n'est point de véritable historien. Passion pour l'homme, unique objet de l'histoire; et plus particulièrement pour l'homme dans sa relation avec Dieu, par où passe nécessairement son salut. C'est pourquoi, par une vocation qui lui venait du plus profond de lui-même, Léonard a été l'historien de la Réforme. Car la Réforme, n'est-ce pas la découverte — ou la redécouverte — du Salut, du Salut par la foi? *Sola fide*, deux mots qui résument l'essentiel de la pensée d'un Luther, de son expérience religieuse: cette expérience, Léonard l'a éprouvée à son tour, et par elle il a atteint à une intelligence peut-être unique des impulsions motrices de la Réforme. Le protestantisme dont il s'est fait, et avec quelle autorité, l'historien le plus écouté aujourd'hui, est un protestantisme vécu, authentique. Non point celui d'un refus, d'une négation, mais celui d'une réformation, d'un renouvellement de l'existence chrétienne dans un effort de dépouillement, de pureté par quoi le fidèle peut approcher du mystère de la grâce divine. Rien d'étonnant, dans ces conditions, qu'Emile Léonard ait replacé au centre et à la base de la Réforme la gigantesque personnalité de Luther, dont il s'est évidemment senti plus proche que d'aucun autre réformateur, mais que certains ont tendance, de nos jours, à minimiser quelque peu en faveur d'esprits plus rationnels, Calvin notamment, ou les promoteurs de la Réforme humaniste. Rien d'étonnant non plus à ce qu'il se soit orienté de préférence vers une forme congrégationaliste de sa confession, contrairement à la tendance dominante du protestantisme actuel.

Le protestantisme ne sera pas d'ailleurs la seule victime de ce départ bien trop prématuré. Toute l'histoire, avec lui, en portera la conséquence. Car, quel que fût le domaine qu'il abordait, c'est sur elle tout entière, dans la multiplicité de ses aspects, qu'Emile Léonard projetait une lumière féconde. Il n'est pour s'en convaincre que de relire cette émouvante introduction par laquelle il ouvrit, voici peu d'années, le premier volume de l'*Histoire universelle* qu'il dirigeait, chez Gallimard, dans le cadre de l'*Encyclopédie de la Pléiade*. On jugera mieux, alors, de ce que signifie sa disparition.

Couronnant son œuvre juste à temps, Léonard nous a laissé une monumentale *Histoire générale du Protestantisme*. C'est le premier tome de cet ouvrage que nous présentons ici[2], désireux de rendre ainsi un hommage,

---

[2] EMILE-G. LEONARD, *Histoire générale du Protestantisme*, tome I, *La Réformation*. Paris (Presses universitaires de France), 1961, gr. in-8°, 402 p., planches, cartes.

qui ne sera pas le dernier, à ce savant et à cet homme à qui nous ne savons pas encore tout ce que nous devons.

* * *

La Réformation: tel est le sujet de ce premier volume. La Réformation, c'est-à-dire cet événement, un en ses formes diverses et ses phases successives, qui va de l'expérience de Luther et sa diffusion dans le monde chrétien à l'établissement ecclésiologique réalisé un tiers de siècle plus tard par Calvin; des thèses de Wittenberg, en 1517, à l'édition définitive de l'*Institution chrétienne*, en 1559. Formes diverses, le fait n'a plus besoin d'être rappelé: la Réforme n'a point pris partout les mêmes chemins, de par la différence très accusée des mentalités régionales, de par les tempéraments des individus, les attitudes parfois contradictoires qu'ont adoptées ceux qui furent à la tête du mouvement. Phases successives: c'est un des nombreux mérites de Léonard que d'en avoir précisé les articulations.

Mais il convient d'abord de rendre compte de l'économie générale de l'ouvrage, par où apparaitront précisément ces articulations, et avec elles quelques-unes des idées maîtresses de l'auteur.

Au problème des origines et des antécédents, Léonard ne s'attarde guère. En quelques pages liminaires, il rappelle les différentes interprétations proposées par des historiographies d'inspirations diverses (catholique, protestante, marxiste) sur les causes de la Réforme et conclut, avec Lucien Febvre dont il cite l'article célèbre[3], à la caducité de toute interprétation unilatérale, qu'elle soit fondée sur une explication morale, politique ou économique et sociale. Puis il évoque les besoins profonds de piété des populations chrétiennes, qui se manifestent dès la fin du moyen âge, soulignant avec force que «la Réforme, bien plus qu'une révolte contre la piété catholique, en fut l'aboutissement, la floraison» (p. 10). A ces besoins, l'humanisme chrétien, celui d'Erasme, de Thomas More, de Pic de la Mirandole, tenta d'apporter une réponse, mais il ne put la mettre en pratique, faute d'une audience populaire, faute aussi du soutien éclairé de la papauté, inconsciente de tels besoins. Tout cela exposé avec clarté, en une vingtaine de pages à peine.

Aux yeux de Léonard, c'est vraiment avec l'apparition de Luther sur la scène du monde religieux que débute la Réformation, c'est-à-dire avec la proclamation par le moine augustin de Wittenberg de l'essentiel message du salut individuel. Départ fracassant, vraiment révolutionnaire non dans les circonstances, mais dans la pensée. C'est la première étape, celle de la naissance et de l'expansion explosive du luthéranisme, en dépit des épreuves suscitées par la révolte des Chevaliers, les premiers mouvements anabap-

[3] «Les origines de la Réforme française et le problème des causes générales de la Réforme», paru en 1929 dans la *Revue historique*, et réimprimé dans le volume *Au cœur religieux du XVIe siècle*, Paris 1957.

tistes, la Guerre des Paysans. Le luthéranisme se heurte pourtant très vite à des limites; et d'abord à cette autre forme, parallèle, que prend la «Réforme humaniste»: celle que suggérait Erasme, opposé à Luther sur la question du libre ou du serf arbitre, celle des Eglises de Suisse et d'Alsace inspirée par la prédication de Zwingli et l'exemple de Zurich. Le fossé se creuse déjà, qui ira en s'élargissant, entre protestants d'Allemagne et de Suisse: les efforts de Calvin et de Bèze, quelque trente ans plus tard, ne parviendront plus à le combler[4]. Cette confrontation des deux courants majeurs de la Réforme constitue une seconde étape. Avec les années trente du XVIe siècle commence une troisième étape que Léonard définit comme «l'arrêt de la vague luthérienne». A l'ample mouvement d'adhésion religieuse des individus à une foi renouvelée, décantée, à une foi régnant en maîtresse sur les âmes, succède une période nécessaire, mais difficile, d'organisation à l'échelle des hommes; une crise de croissance, en somme, dominée par une préoccupation ecclésiologique qu'illustrent l'action d'un Bullinger à Zurich, et mieux encore, l'œuvre d'un Bucer à Strasbourg. Mais aussi, dans un sens contraire, l'expansion de l'anabaptisme; et l'adoption d'une réforme de type érasmien par l'Eglise d'Angleterre, à laquelle répond, sans aller aussi loin, le réformisme gallican. Certes, sur le plan international, les Eglises de la Réforme cherchent à s'entendre; mais aucune solution durable n'apparaît en dépit de l'autorité et du prestige de Luther vieillissant (il va mourir le 18 février 1546), de la diplomatie ambiguë de Melanchthon, et des succès, momentanés, de la ligue de Smalkalde.

Cependant, l'Eglise romaine, prise d'abord au dépourvu par l'ampleur du luthéranisme, organise sa «rescousse», en même temps que Charles-Quint, qui y sent une menace grave pour l'autorité impériale et l'unité de ses Etats. La Réforme n'a su surmonter à temps sa crise de croissance pour faire face d'un seul corps à cette réaction vigoureuse. Elle perd la guerre de Smalkalde, et l'affaire des Interims achève de la désorganiser. Cependant que Rome institue pour la combattre l'Inquisition, qu'en Italie comme en Espagne, un protestantisme trop intellectuel s'efface dans le nicodémisme ou par l'exil de ses représentants, qu'Ignace de Loyola fonde en 1534 la Compagnie de Jésus, et qu'enfin s'ouvre à Trente, le 13 décembre 1545, le grand Concile destiné à promouvoir au sein de l'Eglise des réformes substantielles qui répondent enfin aux besoins des fidèles.

Ainsi, dès avant le milieu du XVIe siècle, l'immense mouvement issu de la révolution spirituelle de Luther semblait compromis. Il appartint à une génération nouvelle de réformateurs d'en restaurer la fermeté, d'en réaliser l'organisation pour les siècles à venir, d'en fonder l'établissement. Etape finale de la «Réformation», mais point de départ d'une société moderne: c'est avant tout l'œuvre de Calvin, terme auquel il était naturel que Léonard conduisît le propos de ce premier volume. Calvin, «fondateur

[4] Sur les tentatives conciliatrices de Bèze, en 1557—1558, voir le tome II de la *Correspondance de Théodore de Bèze*, publié par H. Meylan et A. Dufour, Genève 1962.

d'une civilisation» (p. 258, titre du chapitre VII): dans la pensée et la personnalité du grand pasteur de l'Eglise de Genève, c'est à cet aspect fondamental que l'auteur s'arrête. Il voit en lui moins le théologien que l'organisateur de l'Eglise, le rédacteur des Ordonnances ecclésiastiques de 1541, dont découle toute l'activité de l'Eglise de Genève et des autres églises formées à son modèle[5]. Calvin se pose en censeur sévère de toutes les déviations théologiques parce qu'elles compromettent l'ordre établi tel qu'il l'a lui-même défini[6]. Or, cet ordre établi ne s'arrêt epas à la seule conception d'une organisation institutionnelle de l'Eglise, qui eût réduit le rôle de Calvin à celui d'un ecclésiologue mieux inspiré que d'autres. Il embrasse l'homme tout entier, dans la plénitude de son existence individuelle ou collective, sur le plan spirituel comme sur le plan moral, social, politique, économique, intellectuel. C'est à une véritable anthropologie que conduit la pensée de Calvin: cela, le bon livre d'André Biéler[7] l'avait parfaitement montré. Par sa doctrine de la prédestination, Calvin a situé l'homme dans la dépendance étroite de Dieu; et par là, il déterminait un type de comportement véritablement «moderne» où chaque individu remplit, dans la société, une fonction précise, «spécialisée», soutenu qu'il est par son sentiment religieux. Dans ce sens, Léonard nous paraît rejoindre — est-ce malgré lui? — l'audacieuse hypothèse de Max Weber et d'Ernest Troeltsch sur les relations du calvinisme avec le capitalisme en formation: hypothèse qui nous paraît se vérifier très largement, au prix de certaines nuances.

* * *

Manuel, ou bien ouvrage de synthèse? Du manuel, le livre de Léonard a les qualités requises: précision, concision, subdivisions nombreuses qui permettent de retrouver rapidement l'exposé d'une question donnée: en cela le lecteur est encore aidé par d'excellents index des noms et des «thèmes théologiques et autres». Surtout, le livre est pouvu d'un appareil bibliographique d'une ampleur exceptionnelle, que ce soit dans les notes des bas de pages, pour la discussion des points particuliers, ou en fin de volume, où sont groupées par sujet les «bibliographies générales», critiques, qui occupent une bonne centaine de pages serrées. On est en droit de les considérer comme exhaustives, définitives, à la date du 31 décembre 1960. Ne serait-ce qu'à ce titre, l'ouvrage de Léonard restera toujours indispensable.

Jusqu'ici, les études d'ensemble sur la Réformation, bien peu nombreuses au demeurant, étaient le fait tantôt d'historiens, tantôt de théologiens. Léonard est le seul qui ait réussi la synthèse si nécessaire des deux points

---

[5] En expliquant par des motifs d'ordre politique le drame de l'affaire Servet, nous pensons que Léonard pousse un peu loin un raisonnement par ailleurs justifié.

[6] Illustrant cet aspect essentiel de l'œuvre de Calvin, cf. les *Registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève*, publiés par R. M. Kingdon et J. F. Bergier, t. II *(1553—1564)*, Genève 1962 (t. I, *1545—1552*, à paraître en 1963).

[7] *La pensée économique et sociale de Calvin*, Genève 1959.

de vue. Historien, mais nourri de théologie, il a su donner leur juste place aux faits et aux doctrines dans leur action réciproque. Mais mieux encore, Léonard a dépassé le stade de la synthèse élevée et neutre: il nous a donné un livre à thèses, un livre qui suscite, qui relance la discussion dans ce qu'elle a de plus enrichissant; c'est en cela que se manifeste la passion de l'auteur, que nous soulignions tout à l'heure. L'ouvrage entier est conçu par une intelligence qui est autant celle du cœur que de l'esprit, il est animé par «une pensée qui marque, incontestablement, un des courants nés de la Réforme, presque aussi fière de ses diversités actuelles que de son essentielle Unité[8]».

Pensée d'une originalité puissante, donc, et qui oriente toute la démarche du livre. Il y a, et il y aura désormais, une vision de la Réforme propre à Léonard et dont il faudra toujours tenir compte, même si d'autres n'acceptent pas sans réserve son prédicat. La Réforme de Léonard ne se situe pas dans le prolongement des grandes hérésies, mais au contraire, dans celui de l'Eglise des premiers siècles et des premiers Pères. Redressement, elle est aussi rupture, mutation fatale, car elle est celle de la découverte essentielle de la relation verticale de Dieu à l'homme, celle du ministère prophétique[9]. C'est en cela que l'expérience de Léonard recouvre celle de Luther. Est-ce à dire qu'il ait donné à celui-ci une manière de prééminence? Oui, dans la mesure où il s'est senti avec lui en plus étroite communion. Non, si l'on admet que chacun a joué, dans ce grand mystère de l'histoire, le rôle particulier qui lui était dévolu. Et nous avons dit quel rôle décisif Léonard attribue, avec moins de sympathie sans doute, à Calvin, fondateur de la civilisation moderne.

De Luther à Calvin, il y a l'espace d'une génération entière. Or, une génération, à l'échelle d'un monde en pleine évolution, c'est déjà beaucoup, et Léonard le rappelle avec opportunité. Après lui, Pierre Chaunu souligne l'intervalle qui sépare ces deux temps de la Réforme: celui du Luther de 1517 et celui du Calvin de 1559 (ou même de 1541). Il propose — et nous le suivons volontiers — d'aller plus loin et «d'introduire dans cette histoire la dimension conjoncturelle»; car, écrit-il, «la conjoncture économique est un aspect d'un paysage humain qui n'échappe pas plus, pour la pensée chrétienne, au Plan de Dieu qu'aucun autre secteur de la multiple création. Introduire la conjoncture économique..., c'est tout simplement accepter l'histoire dans sa large complexité[10]». On ne saurait mieux dire. Entre les années vingt et la période 1540—1560, c'est une tout autre atmosphère économique qui baigne l'Europe occidentale. Aux temps «de tension et de violence», dans l'intercycle de baisse qui fut celui de la réforme luthérienne,

[8] Selon l'expression de PIERRE CHAUNU, «Réforme et Eglise au XVIe siècle» dans *Revue historique*, t. 227 (1962), p. 362, qui a consacré (p. 361—376) au livre de Léonard un article aussi plein d'amitié que de clairvoyance, un article qui prolonge la pensée du maître.

[9] CHAUNU, art. cité, p. 363, 370.

[10] Art. cité, p. 375.

succèdent au milieu du siècle des années plus prospères[11], l'angoisse fait place à l'espoir. Cette mutation conjoncturelle n'explique pas tout, mais elle contribue à expliquer beaucoup de choses. Or, il est bien certain qu'à maints égards la pensée de Calvin a été imprégnée des conditions matérielles dans lesquelles elle s'élaborait; en particulier des conditions propres à Genève, auxquelles son ecclésiologie dut s'adapter[12].

Il ne nous appartient pas de poursuivre ici la discussion. La parole doit revenir à d'autres, mieux qualifiés. Mais personne désormais ne pourra plus aborder cette période de l'histoire sans compter avec l'œuvre essentielle d'Emile-G. Léonard. Notre connaissance du XVIe siècle en est enrichie, illuminée; mais aussi celle de l'histoire tout entière, de sa méthodologie, de sa théologie. Deux volumes suivront; l'un, déjà paru, conduit l'histoire du protestantisme jusqu'à la fin du XVIIe siècle; l'autre la mènera jusqu'au temps présent. Nul doute qu'ils n'aient la même ampleur, la même passion, les mêmes répercussions sur toute l'histoire moderne et contemporaine. Heureusement achevé, cet ouvrage grandiose fera honneur à l'historiographie du XXe siècle. Il restera, très longtemps, comme un hommage à la mémoire d'Emile-G. Léonard. Par le témoignage que portera son monument, ce grand historien, ce grand croyant restera parmi nous, vivant.

ZUR NEUAUFLAGE VON ISAAC DEUTSCHERS STALIN-BIOGRAPHIE*.

Gedanken, Kritiken, Hinweise

Von Leonhard Haas

Die 1949 in Oxford herausgekommene englische Originalausgabe von Deutschers Bericht über Stalin und dessen Werk erschien deutsch erstmals 1951 in Zürich (illustriert, mit Anmerkungen, doch ohne bibliographische Liste und ohne Register), übersetzt von *A. W. Just* und *G. Strohm*. Nun liegt dieses umstrittene Buch in einer Neuauflage vor, diesmals als Paperback (ohne Bilder, aber mit Anmerkungen und einem Register), durchgesehen und überarbeitet von *A. Heiß*. Der Verfasser spricht sich im Vorwort über das «Comeback» seines Buches aus und erklärt unter anderm, er würde

[11] Encore que l'image proposée par P. Chaunu (p. 378) nous paraisse trop optimiste, s'agissant de l'Europe continentale, de la Suisse.

[12] Cf. notre étude critique du livre cité ci-dessus de Biéler, dans *Annales. Economies – Sociétés – Civilisations*, t. 17 (1962), p. 348—355; et notre essai, «Taux de l'intérêt et crédit à court terme à Genève dans la seconde moitié du XVIe siècle», dans les *Studi in onore di Amintore Fanfani*, t. IV, Milano 1962, p. 91—119.

*Isaac Deutscher, *Stalin. Eine politische Biographie.* W.-Kohlhammer-Verlag, Stuttgart 1962. 649 S-